

Ernesto Langer Moreno

Le cousin

Nouvelle

2015

Droit d'auteur 2015
Reproduction interdite
Inscription IP: 198922
© Ernesto Moreno Langer
ISBN: 978-956-345-053-8
Traduction: Jean Gerber
Accueil: Swen André F. Langer
Edité par www.escriitores.cl
elanger@escriitores.cl
Janvier 2015

PREMIER CHAPITRE

Parfois, il arrive que je me sente angoissé. C'est un sentiment étrange qui croît en moi comme une tumeur. Quand je me réveille et avant de me lever, j'ai déjà ce goût amer dans la bouche. Bien sûr, j'essaie de résister, mais je ne peux pas. La journée démarre très mal, du pied gauche, ce qui, on le conçoit bien, peut compromettre durablement mon humeur.

C'était un de ces jours, sombre et nuageux, et alors que je prenais le petit déjeuner, le téléphone sonna. Ma première réaction fut de ne pas répondre, bien que la personne qui m'appelait fasse montre d'une grande patience, jusqu'à ce que, enfin, je décroche.

Il eut mieux valu que je ne le fasse pas, mais je l'ai fait. A l'autre bout du fil une voix féminine m'a demandé si j'étais bien Germain. J'ai acquiescé. Elle s'est mise à me poser d'autres questions auxquelles j'ai refusé de répondre. Je voulais d'abord savoir à qui j'avais à faire et qu'elles étaient ses intentions.

Je n'ai obtenu aucune réponse et elle a raccroché. Je suis resté là, le téléphone à la main,

méfiant, ne sachant que penser, le sentiment m'est venu que cet appel n'augurait rien de bon. Mon imagination en folie a donné libre cours à sa fantaisie et m'a imposé des scénarios plus mauvais les uns que les autres.

C'est toujours la même chose, quelque chose allume la mèche et le feu se répand partout. Ainsi cet incident sans importance est venu renforcer ma conviction que quelque chose de négatif se préparait.

Je terminais mon petit-déjeuner et me disposais à partir pour mon travail quand le téléphone sonna de nouveau. Cette fois je n'ai pas décroché. J'ai attendu un certain temps, jusqu'à ce que la sonnerie s'arrête d'elle même. J'ai pris mon porte-documents, suis sorti dans la rue et j'ai fermé la porte de ma maison à clef. J'ai pensé que celui ou celle qui m'avait appelé pouvait attendre.

Il y avait beaucoup de monde à l'arrêt du bus. Monter dans un bus en étant poussé par la masse humaine est une épreuve à laquelle il faut être préparé. Et c'est un exercice quotidien. Je place mon porte-documents sur ma poitrine et je pousse à mon tour jusqu'à ce que je trouve enfin une place, presque toujours debout.

Étais-je nerveux ou prédisposé ? Toujours est-il que très vite, il m'a semblé que deux hommes m'observaient avec insistance. Costumes gris, cheveux courts et lunettes noires. Je sentais leurs regards posés sur moi. Inquiet je me

suis efforcé de mettre la plus grande distance possible entre nous.

Certes ce n'était qu'une illusion car peu après un des hommes descendit à la station suivante et l'autre cessa complètement de me porter un quelconque intérêt. Je respirais mieux enfin soulagé et me rapprochais de la portière arrière du bus pour me rendre à la prochaine station de métro.

La quasi totalité des passagers, comme moi, se préparèrent pour s'élancer vers l'entrée de la station; la marée humaine avait repris vie et vigueur, pour se transformer en un vrai raz de marée qui allait envahir la station.

Habitué à être bousculé et à ce qu'on me marche sur les pieds, je me suis laissé entraîner jusqu'à un wagon, bondé et mal aéré, mais qui me permit d'arriver à temps à mon bureau.

Pendant la journée il ne s'est rien passé de spécial. J'ai fait mon travail comme tous les jours. Signature de documents, rédaction des lettres, vérification de comptes ; je ne me suis même pas souvenu du coup de fil ni de mes appréhensions dans le bus.

Être occupé entre quatre murs m'a évité de subir la pression d'ondes négatives qui étaient toujours en moi. A 17:00 heures j'abandonnai le bureau pour rentrer chez moi.

Au coin de la rue j'ai eu la surprise de la

journee en voyant, assis à une terrasse de café, les deux hommes du bus.

Est-ce qu'ils m'attendaient ?

Mon cœur battait la chamade; j'ai dû faire un effort pour me ressaisir et continuer mon chemin. Quand ils m'ont vu, l'un d'eux s'est levé et s'est approché.

- Don Germain Arias ? -m'a-t-il demandé.

- Oui: Comment savez-vous mon nom?: Que se passe-t-il ?

- Ne vous inquiétez pas, nous sommes policiers, a dit l'homme. Tout en me montrant son insigne. Nous avons à vous parler, venez vous assoir à notre table.

J'ai senti que je ne pouvais rien faire et j'ai accepté. Ils ont rajouté une chaise à la table et m'ont commandé un café. Ils m'ont aussi offert une cigarette.

- De quoi s'agit-il ? Demandais-je nerveusement.

Il se gratta le nez du doigt et s'étant éclairci la gorge précisa :

- Il s'agit de votre cousin Mauricio Arias. Vous vous souvenez de lui ?

- Comment pourrais-je ne pas m'en souvenir, c'est mon cousin tout de même. Mais cela

fait des années que je ne l'ai pas vu. Il vit hors du Chili. Je n'ai plus de contact avec lui.

- Exact, affirma l'autre homme, il vit en Europe.

- Que se passe-t-il avec lui ? Que lui arrive-t-il ? Ai-je demandé.

J'essayai de me lever, mais un des hommes m'en empêcha en mettant une lourde main sur mon épaule.

- Mais enfin, je ne sais rien. Que puis-je faire pour vous ? Je suis pressé.

- Votre cousin est en grande difficulté et a disparu de la circulation. Toutes les recherches faites jusqu'à présent sont restées lettre morte. C'est comme si la terre l'avait avalé.

- Mais que voulez-vous que j'y fasse ? Ai-je insisté.

- Il pourrait se mettre en rapport avec vous, et s'il le fait nous voulons en être informés.

- Bien, s'il le fait où puis-je vous contacter ? Est ce que je peux m'en aller ?

Les deux hommes se sont regardés l'un l'autre et ont souri. Le plus âgé m'a remis une carte avec un numéro de téléphone et a insisté :

- Ne l'oubliez pas, nous attendons. Nous savons où vous travaillez et où vous habitez.

-Imbéciles, ai-je pensé tandis que, leur tournant le dos, je m'éloignai le plus rapidement possible.

J'étais sûr que ce jour-là apporterait quelque chose d'inhabituel. Cela fait 15 ans que je n'ai pas revu mon cousin et depuis je suis sans nouvelles de lui.

Alors que j'étais loin du café et sur le point d'entrer dans le métro, le mystérieux coup de téléphone du matin me revint à l'esprit et, chose étrange, je souhaitais qu'il se reproduise à nouveau.

Cette nuit là je n'ai pas bien dormi. J'ai fait des rêves courts et angoissants dont je ne me souvenais plus ensuite, ils me venaient par des pensées étranges, irrépessibles et qui m'obligeaient sans cesse à me retourner dans le lit, une fois d'un côté et de l'autre inquiet et fatigué.

Je savais que mon cousin vivait à Amsterdam, ou bien dans quelque autre ville d'Europe, mais rien de plus. Je n'avais aucune idée de ce à quoi il était mêlé.

Quand nous étions jeunes, vers les 14-15 ans, nous vivions dans la maison de nos grands-parents. Lorsque notre famille se disloqua après la mort du grand-père et que la maison familiale fut vendue, nous ne nous voyions plus qu'à l'occasion de fêtes familiales. Baptêmes, anniversaires, mariages. Nous avons ensuite

été séparés et lorsque nous sommes entrés à l'université nous nous sommes vu beaucoup moins parce que, lui, est allé à Concepcion et moi je suis resté à Santiago.

Un jour j'ai appris qu'il avait abandonné ses études et qu'il était parti voyager hors du Chili cherchant de nouvelles opportunités. Depuis lors je ne savais plus rien de lui. Je ne pouvais pas imaginer pourquoi ces hommes pensaient qu'il me contacterait.

Ce mystère troublait mon sommeil et mon imagination débordait d'activité. A-t-il commis un crime ? Ou bien attaqué une banque ou plusieurs banques ? Est-il impliqué dans un trafic de drogues ? Ou bien est-il devenu un terroriste sanguinaire et inconscient ?

Cependant, aucun de ces schémas ne correspondait à mon cousin Maurice, qui, je m'en souvenais, était plutôt timide et débouinaire. Mais, bien sûr, il existait la possibilité qu'il eut changé comme je l'ai fait moi-même au fil des ans.

Les gens changent toujours, disait l'oncle Maurice son père, et mon cousin aurait très bien pu le faire lui-même.

J'ai essayé toute la nuit de trouver le sommeil sans y parvenir. Le lendemain matin je me suis réveillé épuisé mon corps réclamant son dû de sommeil. J'ai pensé ne pas aller au travail et téléphoner pour prévenir. Mais avant de le faire

je me suis levé et j'ai essayé de récupérer, en préparant un café bien chaud, sans sucre, fort, comme pour réveiller un mort. Les premiers rayons du soleil apparaissaient et filtraient à travers ma fenêtre.

Je buvais à petite gorgée mon café noir et chaud quand le téléphone sonna. La sonnerie m'a réveillée un peu. J'ai sauté sur l'appareil pour répondre. Peut-être était-ce l'appel que j'attendais.

Mais non, je me suis trompé. La communication a été immédiatement coupée sans un mot. J'ai raccroché déçu. Puis j'ai eu mal à la tête comme si j'avais fait la bringue toute la nuit. J'ai pris une autre gorgée de café, je me suis assis et j'ai posé sur la table ma tête entourée de mon bras vidé de toute énergie.

J'ai appelé le bureau et ai laissé un message sur le répondeur car à cette heure personne n'était encore arrivé. Ensuite je suis allé me recoucher et j'ai mis ma tête sur l'oreiller et sans savoir comment je me suis endormi profondément.

A midi le téléphone m'a réveillé et n'arrêtait pas de sonner. J'ai tendu mon bras, sans conviction, et ai entendu la même voix féminine que la première fois. Là je me suis brusquement réveillé et ai répondu.

- Allo ?

-Ne dites rien, m'avertit la voix, votre téléphone est probablement sur écoute. Je m'appelle Anna, je vous donne RDV aujourd'hui à 18 heures à l'endroit où votre grand-père achetait ses cigares. Et elle racrocha.

Une nouvelle fois je suis resté avec le téléphone à la main me demandant qui pourrait bien être cette Anna et comment elle connaissait l'endroit où mon grand père achetait ses cigares.

Effectivement mon grand-père fumait beaucoup et achetait ses cigares toujours au même endroit. Maurice et moi nous l'accompagnames quelquefois pour après déguster ensuite une glace au café avec des gateaux dans un salon de thé. Si elle connaissait ce détail ce ne pouvait être que Maurice qui le lui avait appris. Ce n'était pas possible autrement. Anna allait, enfin, éclaircir pour moi ce qui se passait, élucider un mystère qui croissait d'heures en heures et faisait irruption dans ma vie. Je dois avouer que tout cela ne me déplaisait pas mais m'inquiétait, parce que j'ignorais totalement où et comment cela allait se terminer, et sans le savoir j'étais en train, peut être, de commencer à jouer avec le feu.

Je me suis levé, j'ai pris une douche qui m'a aidé à récupérer mes esprits et à chasser ma somnolence. Puis j'ai feuilleté quelques magazines et regardé un peu la télévision, pour faire passer le temps.

Pendant tout ce temps j'ai essayé d'imaginer à quoi pouvait bien ressembler Anna, jeune, grosse, mince, mûre, habillée d'une mini-jupe ou d'un pantalon clair ou noir. Sa voix ne m'avait pas dit grand-chose, elle était plutôt claire et fine avec un petit accent indéfinissable. J'ai pensé qu'elle était certainement une amie de mon cousin. Je savais que je la verrais dans quelques heures, je n'en savais pas plus. Cela produisit en moi une excitation que je ne pus éviter. Jamais auparavant je n'ai été mêlé à une histoire pareille. Et j'en ai déduit qu'il était normal que cet état inhabituel provoqua dans mon esprit plein de questions et de doutes.

CHAPITRE 2

Ayant calculé la distance et le temps nécessaire pour arriver au lieu du rendez-vous, je suis parti une heure avant l'heure prévue et ainsi suis arrivé bien en avance. J'ai mis ce temps à profit pour acheter des cigarettes et fumer en attendant.

Sur place des souvenirs d'enfance sont remontés tout seuls jusqu'à moi. C'est incroyable, comme les choses, malgré les années, sont toujours à la même place, comme autrefois.

Le débit de tabac est maintenant tenu par une jeune femme rousse, de taille moyenne, bien proportionnée.

En attendant Anna, j'ai fumé tout en surveillant la porte du local. J'ai cru la voir arriver deux ou trois fois, mais ces dames entraient dans l'échoppe, faisaient leurs achats et en ressortaient sans même me prêter la moindre attention, alors que je les fixais du regard.

A 18 heures elle n'était toujours pas là et je commençais à m'énerver. En tout cas, pensais-je, une femme à l'heure et qui ne se fait pas attendre est une sorte d'oiseau rare, surtout dans un pays comme le nôtre où on a l'habitude d'être toujours un peu en retard.

A 18h10 l'échoppe a fermé ses portes et baissé ses rideaux.

J'ai regardé de tout côté, personne. Alors un sentiments de déception a grandi en moi. Si je n'ai jamais été très patient, au moins je me targue d'être ponctuel, moi !

Bientôt je vis venir la belle rousse, elle s'arrêta et me dit :

- Vous êtes Germain Arias. Je suis Anna, suivez-moi.

Je l'ai suivi, environ 100 mètres sans dire un mot jusqu'à ce que nous entrions dans une maison dont la porte et les murs semblaient avoir été repeint récemment. J'allumai une lampe. Elle m'a demandé de m'asseoir dans le salon et a tiré les rideaux.

- Attendez, je vous apporte un café, annonca-t-elle, avant de disparaître par une porte qui, je suppose, donne accès à la cuisine.

Je me suis pris à observer le lieu et ai remarqué que les murs ne supportaient aucun tableau et étaient de ce fait entièrement vides. Il y avait très peu de meubles comme si la maison n'était pas réellement habitée. Sur une petite petite table dans un coin, un cendrier et un portrait; sur la photo j'ai reconnu Anne près d'un vieil homme qui souriait.

- C'est mon père, déclara-t-elle, en sortant de la cuisine et en me servant une tasse de café.

Elle poussa en même temps sur la table un plat rempli de biscuits.

- Il était le propriétaire du magasin de tabac. J'en ai hérité après sa mort et m'en suis occupé.

- Je me souviens, dis-je, de ses grandes moustaches et de ses lunettes vert-bouteille.

Je ne pouvais m'empêcher de penser à la curieuse situation qui résultait du fait de parler, là, de choses qui n'avaient rien à voir avec mon cousin, en buvant du café, comme si nous étions des vieux amis. Je me suis mis alors à faire plus attention à ses yeux verts et à ses lèvres sensuelles. La femme était belle, beaucoup plus me semble-t-il que quand je l'ai vu pour la première fois.

Très bien, s'est - elle exclamée à brûle pourpoint, en terminant de boire son café, allons à l'essentiel.. Les deux hommes qui vous ont interrogé ne sont pas des policiers. Ils recherchent Mauricio pour des raisons totalement différentes de ce que vous pouvez imaginer.

-Vraiment ?

-Ils sont dangereux et prêts à tout. Méfiez-vous d'eux. S'ils insistent faites semblant de les suivre, mais ne faites rien de ce qu'ils vous demandent et surtout ne les croyez pas. Faites comme s'ils étaient des hommes politiques.

- Mais, et Mauricio ? Que se passe-t-il avec Mauricio ? Demandais-je inquiet.

Tou va bien pour lui, il se cache dans un pays africain. C'est une longue histoire. Elle commence dans un petit village Hollandais, Den Huges, qui se trouve à une trentaine de kilomètres d'Ansterdam. Là vivent environ 300 personnes de toutes nationalités dirigées par un homme qui se dit envoyé de Dieu, un prophète.

Grâce à une amie qui a fait les présentations, Maurice est entré en contact avec ces gens et a décidé de se joindre à eux. Le groupe est une sorte de secte religieuse dont la pratique

principale consiste à avoir des relations sexuelles à toute heure et avec tout le monde. Ce qu'on appelle à tort l'amour libre. Ils disposaient de beaucoup d'argent. Certains prétendent que c'est grâce au trafic de drogue, à la prostitution de ses membres avec la classe riche et libertine qui réside à Amsterdam et aux alentours où il semble que ce soit rassemblés les déchets de l'humanité.

En résumé, Maurice est resté avec eux presque une année et puis, un beau jour, il a disparu.

Le prophète, dès lors, l'a accusé d'avoir volé quelque chose d'incalculable. Il considéra que cet acte n'est pas admissible et a entamé une véritable guerre sainte contre lui. La récupération de ce qui a été volé est devenu pour lui une obsession inexplicable d'autant plus que personne ne savait de quoi il s'agissait exactement. Peut-être un document très précieux et sacré.

Mais la vérité est toute autre, il est certain que Maurice a découvert quelque chose qu'il ne fallait pas découvrir et a fait face au prophète avec menace de le dénoncer. Grossière erreur, car depuis ce jour

La tension est devenue telle qu'il a finalement dû disparaître.

Maintenant il le cherche dans le monde entier.

- Et comment savez-vous tout cela, l'interrompais-je, en pensant maintenant que cette histoire relève plutôt du cinéma.

-Attendez, laissez-moi d'abord vous dire la suite et ensuite vous pourrez poser des questions.

- Fort bien, ai-je acquiescé par un hochement de tête, en me mettant à l'aise sur le canapé, je suis resté à l'écoute.

Ce que Maurice a découvert, en réalité, c'est l'origine des ressources financières de la secte. Un gigantesque réseau mondial de pédophilie concernant des individus du monde entier. Un grand nombre de dégénérés ayant un objectif commun : exploiter et abuser des mineurs.

Toutes ces informations sont maintenant entre les mains de Maurice : noms, dates, photographies, transactions d'argent, de sorte qu'il est devenu, et on le comprend bien, l'ennemi numéro un . Et croyez-moi, continua-t-elle, ils sont nombreux, nerveux car il connaissent le danger auquel ils doivent faire face.

Mais, et la police, Pourquoi ne pas vous adresser à elle ?

- Parce que elle aussi est impliquée dans le trafic. La seule solution qui lui restait était de fuir et de se cacher.

La vérité est que cette histoire m'a surpris, maintenant que je sais dans quel genre de borbier mon cousin s'est mis. Mais toute cette affaire soulève de nouvelles questions :

- En quoi tout cela me concerne-t-il ?

- Pourquoi Anna m'a recherché pour me raconter toute l'histoire ?

- Qu'attend-elle de moi ?

Je ne pouvais, en aucune façon, établir la relation avec moi.

Ces événements se produisirent très loin, sur un autre continent. L'implication de Maurice ne semblait pas suffisamment claire pour que je m'investisse dans la chose.

Définitivement, je n'arrivais pas à comprendre de quelle manière je pourrais rentrer dans ce puzzle.

Alors j'ai commencé à nouveau à ressentir cette angoisse terrible et je souhaitais que tout cela ne soit pas vrai. Je voulais fuir et oublier.

Anna a dû soupçonner ce qui se passait, et sans que je le demande m'a servi une nouvelle tasse de café, comme pour me laisser le temps de réagir à ce qui venait de se dire.

J'ai regardé ma montre, sept heures trente, j'ai eu l'impression que le temps ne passait pas, dehors il commençait à faire sombre. A nouveau j'ai voulu fuir, sortir à l'air libre . Pourtant je suis resté là à réfléchir, en m'impliquant sans m'en rendre compte dans ce drame encore toujours indéchiffrable et étranger pour moi. Le café était tiède, j'ai maché une gallette, nous sommes restés muets, tous les deux, pendant un bon moment.

Je me suis à nouveau mis à l'aise dans le fauteuil et ai posé la question qui, depuis le début , hante mes pensées :

- Pourquoi moi ?

Elle a tiré un paquet de cigarettes de la poche et m'a offert une cigarette. J'ai accepté, l'ai allumé et ai aspiré, pour après envoyer la fumée avec rapidité vers le ciel.

Le problème de Germain, dit-elle, sans ambages, est que votre cousin est très malade et a besoin d'un rein sain et que vous êtes apparemment la seule personne au monde possédant un organe compatible.

Ma première réaction a été de me mettre à rire.

C'est pas vrai. Maintenant j'avais l'impression d'être partie prenante dans un film tragicomique, car lui est là-bas, je ne sais où, et moi ici loin de lui.

La vérité est que dans ce moment précis tout me paraissait irréel.

J'ai continué à fumer devant cette femme qui essayait de m'impliquer dans quelque chose de si mystérieux, pour répondre, aussi, à une requête de Maurice et me donner de ses nouvelles, tout cela d'une façon impromptue et sans que j'y soit préparé, en espérant me convaincre en cas de refus de ma part. Mon cousin l'avait bien choisi car son regard, le son de sa sa voix pénétraient en moi et mon sang ne faisait qu'un tour tellement sa façon de dire les choses était éloquente et précise.

Ainsi continua-t-elle, nous allons devoir faire un voyage, si toutefois vous êtes disposé à venir en aide à votre cousin. Tous les frais sont à ma charge, ne vous faites pas de soucis pour cela.

- Mais où est-il en ce moment ?

- Au Maroc, en attendant, mais personne ne doit le savoir, vous comprenez ?

- Bien sûr, répondis-je, en mentant, car je n'étais pas certain d'être l'homme de la situation. Mon cousin, la secte, les dégénérés, la fuite, la maladie, le rein et maintenant un voyage. Tout cela en si peu de temps était trop pour un simple homme comme moi. J'ai éteint la cigarette dans le cendrier et ai avancé ma main pour dire au revoir.

- Pemettez-moi de réfléchir, lui dis-je, et j'ai quitté la maison sans dire un mot, la laissant assise sur sa chaise.

J'ai ouvert la porte et me suis retrouvé dans l'obscurité, les ombres me poursuivirent jusqu'à la maison. Cette nuit-là non plus, je n'ai pas pu dormir et le lendemain, à nouveau, je ne suis pas allé au travail.

CHAPITRE 3

Je ne suis jamais sorti du pays, pas même pour aller à Mendoza de l'autre côté de la Cordillère.

J'ai rêvé de le faire, je réunissais des brochures de voyage et inventais des parcours traversant d'importantes villes. J'admirais ceux qui ont voyagé de par le monde, qui ont connu d'autres cultures, perçu d'autres parfums, entendu des sonorités différentes et d'autres langues. Mais depuis que j'ai commencé à travailler, j'ai abandonné ce rêve. Je l'ai remplacé par le désir d'être un professionnel compétent et aussi d'atteindre le succès. Maintenant, la seule idée d'un voyage faisait battre mon coeur plus fort.

Pour ce qui est du rein, toutefois, cela me renversait. Je ne voulais rien avoir à faire avec des bistouris ni des salle d'opération et en plus je n'aime pas les médecins en qui j'ai toujours vu de vulgaires commerçants. Je ne pensais pas qu'il soit possible que je fasse un pas tel que celui-ci, quand bien même un membre de ma famille serait en danger. Je suis un grand lâche

et si cela ne dépend que de moi je tiens à garder mon corps entier. Je regrette beaucoup pour mon cousin mais ma réponse sera négative. Pas à cause du voyage, que j'aimerais bien faire, mais à cause de ce rein qui fonctionne à merveille chez moi.

Définitivement j'étais incapable d'une telle générosité.

Je vivais bien, sans heurts, sans problèmes, j'avais un bon emploi, un bon salaire, j'aimais aller au cinéma, acheter des vêtements, séduire des femmes et manger des pizzas. Je n'avais réellement besoin d'aucun changement dans ma vie, rien qui bouleverserait mon existence, ma bourgeoise de vie jusqu'à lors.

Maurice aura à me pardonner, me disais-je, décidé que j'étais à me désintéresser et à oublier l'affaire, la vie continue et bientôt ce ne serait plus qu'un souvenir.

Mais rien ne s'est passé de cette manière car les événements en ont décidé autrement. Le même jour les deux durs du café ont frappé à ma porte accompagné d'un troisième personnage, maigre, brun, vêtu de blanc. Ils n'ont pas attendu que je les invite à entrer au point de presque défoncer ma porte.

Tandis que les deux que je connaissais déjà

ont entrepris de me lier les mains, le troisième en profitait pour fouiller dans mes affaires cherchant quelque chose. J'ai demandé ce qu'ils cherchaient, mais l'un des durs s'est chargé de me faire taire en me frappant fort sur la tête avec une de ses mains. Je n'ai pas opposé de résistance, cela n'aurait servi à rien de le faire car j'étais en état d'infériorité manifeste.

Quelles sont les nouvelles ? Demanda tout d'un coup l'un de ceux qui me maintenait en me serrant le bras.

- Quelles sont les nouvelles ?

- Nouvelles de quoi ?

Ne faites pas l'idiot, nous sommes au courant pour votre cousin. Nous voudrions éviter de vous faire du mal, Le mieux serait que vous collaboriez, vous n'avez pas le choix, tôt ou tard nous découvrirons ce que nous cherchons et ainsi nous aurons fait notre travail.

- De policier, répliquai-je, ironiquement.

De nouveau la main grande et lourde a frappé, dans le visage cette fois.

Je n'ai rien appris, je le jure, me suis-je risqué à dire.

L'homme en blanc, qui a mis sans dessus-dessous et fouillé toute ma maison, s'est approché, a sorti un revolver de sa poche et l'a mis sur ma nuque pendant quelques secondes puis l'a remis dans sa poche. J'étais en sueur. Il a dit quelque chose à ses comparses dans une autre langue et m'a fouillé minutieusement sur tout le corps. Puis ils sont partis en me laissant gisant sur le sol.

Que cherchaient-ils ? Aucune idée. Ce qui devenait clair, c'est que pour me sortir de cette histoire mélodramatique qui devenait dangereuse, ce ne serait pas facile.

Ayant repris mes esprits, ma première pensée, fut d'appeler la police. Mais je me suis souvenu qu'Anna m'avait averti qu'ils pourraient être impliqués dans tout cela, et donc je ne l'ai pas fait. J'ai commencé à rassembler mes affaires éparpillées un peu partout, remettre les coussins et les objets en place. Tout s'est passé si vite et pourtant ce court laps de temps a suffi pour mettre ma maison dans le désordre le plus complet.

J'ai eu le sentiment que les choses se compliquaient et que cela pourraient empirer. Je n'avais personne vers qui me tourner, sauf peut-être Anna. Mais, et je ne sais pas pourquoi, il m'est venu à l'esprit qu'agir de la sorte serait comme si je me jetais dans la gueule du loup.

Je suis sorti de ma maison craignant qu'ils me suivent. Je suis allé dans un centre commercial dans le but de me perdre dans la foule. Rentré par un côté et sorti de l'autre. Là j'ai hélé un taxi qui m'a conduit à la maison de Humberto, un ami, une connaissance, j'ai sonné, frappé à la porte de son appartement, sans succès, il était absent.

En chaque personne je voyais un espion qui me surveillait, je me sentais observé, suivi. J'ai fait ce que j'ai pu pour semer ceux que je croyais à mes trousses et quand j'ai été plus ou moins sûr d'avoir réussi je suis allé au magasin d'Anna que je trouvais souriante à ses clients derrière son comptoir.

Quand elle m'a vu avec mon visage emprunt de terreur elle a immédiatement appelé quelqu'un pour la remplacer et m'a fait signe pour qu'on se retrouve chez elle.

Je lui ai raconté ce qui s'était passé, cela ne l'a pas surprise. Elle m'a confirmé que j'avais bien fait de ne pas appeler la police. Elle m'a demandé si j'avais pensé à ce qu'elle m'avait dit hier. J'ai répondu qu'il me fallait encore un peu plus d'informations, que je ne pouvais pas laisser tout tomber comme ça du jour au lendemain, bien que, après ce qui s'est passé, je n'étais pas loin d'accepter.

Elle a sourit et m'a donné un baiser qui m'a

fait presque oublier tous les mauvais moments passés.

Je demandais : Et comment allons-nous faire ?

Tout d'abord il faut obtenir un passeport si vous ne l'avez pas déjà. Je m'occuperai de toutes les démarches pour le voyage.

La première étape nous conduira en France où des examens médicaux devront être faits.

En attendant continuez à vivre normalement, ne dites rien à personne, c'est plus sûr.

Je suis rentré chez moi craintif et inquiet, mal à l'aise d'avoir accepté quelque chose alors que je n'étais pas totalement convaincu de devoir le faire.

Je continuais à penser à mon rein et que je n'avais aucune envie de me mêler de cette histoire, mais d'un autre côté les événements me poussaient de faire le contraire. J'ai fermé la porte de ma maison à double tours et ai poussé une commode contre elle au cas où elle recevrait une autre visite. J'ai déjà dit que suis un lâche n'étant pas fait de l'étoffe d'un héros. Je me suis étendu sur le lit en essayant de me relâcher et j'ai eu la sensation d'être au milieu d'un orage où le vent me secouait et où de grandes vagues menaçaient de me noyer.

Soudain j'ai ouvert les yeux, effrayé, quand j'ai à nouveau entendu qu'on frappait à la porte, cette fois-ci plus doucement, trois coups, puis une pause, et de nouveau trois coups, sans violence. J'ai demandé qui c'était et j'ai regardé par la fenêtre caché derrière les rideaux.

Je suis le père Valentin Carrillo, a répondu une voix calme, de la paroisse Sainte Julieta. Je voudrais m'entretenir avec vous, continua-t-il. Est-ce possible ? Je n'ai jamais beaucoup aimé les curés, grâce à Dieu je ne suis pas catholique, mais je reconnaissais en eux une grande ardeur à servir.

J'ai pensé que ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée.

Il pourrait m'aider d'une façon ou d'une autre, ou pour le moins me distraire ;

Ainsi, surmontant ma méfiance et ma peur j'ai déplacé la commode et ai ouvert la porte.

- Qu'est ce qui vous fait venir par ici ?

Le curé donna un coup d'oeil à la pièce encore assez desordonnée et s'installa sur une chaise à moitié encombrée.

- Une question importante, dit-il posément, qui je pense nécessite réflexion et conseils.

- Mais, de quoi s'agit-il, père, demandais-je curieusement ?

- De votre cousin précisa-t-il sans sourciller.

J'ai continué à le regarder fixement, apeuré, pendant un instant j'ai pensé qu'il n'était pas un vrai curé mais un de ces voyous déguisé de la sorte. J'ai eu un mouvement de recul et pendant un moment je suis resté muet.

- Ne vous inquiétez pas dit-il immédiatement, il n'y a pas de quoi, je sais que vous avez reçu des visites musclées et vous avez raison d'être méfiant. Mais je suis un homme de paix, je suis ici avec un esprit pacifique et conciliant. Ne craignez rien, répéta-t-il. Je veux juste vous aider à voir les choses autrement.

Je comprenais de moins en moins. Redevenu calme j'ai commencé à l'écouter car je voulais entendre ce qu'il avait à dire.

- Votre cousin est en possession de documents compromettants qui pourraient faire du tort à des gens importants, personnes respectables c'est certain. Elles ont certes succombé au péché de la chair mais pour autant ne méritent pas que leur vie soit détruite. Mettre ces documents sur la place publique serait une catastrophe, ce que personne ne souhaite. Je suis là pour vous demander d'intercéder en leur faveur auprès

de votre cousin si vous avez un contact avec lui, comme la sainte Eglise intercède au profit des nécessiteux. Le pardon est toujours la meilleure solution, ne l'oubliez pas.

Je n'en croyais pas mes oreilles, s'il se référait aux documents concernant et contre l'organisation de pédophiles dont m'avait parlé Anna, je ne voyais pas comment un représentant de l'église, si vraiment s'en était un, pouvait prendre la défense de ces gens à moins de faire partie lui-même de leur rang. C'était incroyable d'écouter tout cela proféré par ses lèvres, et un dégoût profond m'envahit ainsi qu'une grande révolte. Mais la voix continuait sans faiblir, et j'ai continué à lui prêter attention.

Votre cousin a mal agit, il n'a pas le droit de compromettre des citoyens respectables. Ces documents doivent rester secret et être retournés à leur propriétaire. Vous contribuerez à une bonne action, voyez, croyant bien faire il arrive parfois que l'on fasse mal, comme dans ce cas. Mon fils, ne libérons pas l'enfer ? Il y a des choses qui doivent rester secrète pour le bien de tous.

Il m'a mis en colère.

Monsieur, tout d'abord je ne suis pas votre fils, lui répondis-je, et je n'ai aucune idée de l'endroit où pourrait se trouver Maurice, mon cousin. Je répète encore une fois que nous nous

sommes perdu de vue depuis longtemps, cela fait plusieurs années.

De plus je ne comprends rien à ce que vous me dites, donc, s'il vous plaît, retirez-vous. Et je ne comprends pas quel rôle l'église joue dans cette affaire mystérieuse.

- Ah non, s'est-il empressé de rétorquer, l'église n'a rien à voir avec cela, je suis venu pour mon propre compte.

Puis il s'est tranquillement levé, sans rien perdre de son assurance et s'est dirigé vers la porte.

Pensez-y, me dit-il, avant de se retirer.

Je pense que sa visite était d'une grande aide, car elle a dissipé toutes mes appréhensions et a fait naître en moi une conviction extraordinaire. Partant de là j'ai conclu que je devais aider mon cousin non seulement à prélever sa vie mais encore à démanteler ce nid de dégénérés qui abusent de mineurs. Peu importe ceux qui allaient tomber, évêques, gérants, PDG, hommes politiques, généraux, ils devaient tous payer, comme il se doit, pour leurs atrocités.

Finalement je me suis senti fort, décidé, prêt à me joindre à la croisade et à faire le nécessaire.

Tout cela ne pouvait pas être l'effet du hasard, j'étais sans doute prédestiné. Pour la première fois de ma vie mes craintes se sont envolées. Mon cousin Maurice allait pouvoir compter sur moi.

CHAPITRE 4

Sept jours plus tard nous décollions par Air France pour Paris. Comme il fallait s'y attendre j'étais nerveux, attentif à chaque bruit de l'avion, craignant énormément les turbulences.

Le voyage a duré une éternité, j'aurais bien voulu dormir, mais je n'y arrivait pas, et après dix sept heures de vol nous sommes arrivés à l'aéroport Charles de Gaulle, dans la capitale française.

L'aéroport, imposant, gigantesque, était rempli de policiers ce qui m'a fait craindre le pire. Les hommes vêtus de bleu, pistolet à la ceinture circulaient partout de part et d'autre avec leurs chiens. Puis nous avons appris qu'un groupe armé menaçait de perpétrer un acte terroriste et la présence policière avait pour but de rassurer la population et de prévenir l'attaque. Mais nous ne le savions pas.

Donc, j'ai passé la douane très troublé, tandis que dans ma tête je n'avais que d'idées pour ce que nous étions venus chercher.

Rien de plus, personne ne faisait attention aux touristes que nous étions. Le douanier a regardé la photo sur mon passeport, l'a comparée avec moi a tamponné le document et a fait signe de circuler. Même scénario pour Anna qui a passée après moi.

Je me suis vite rendu compte que dans cette circonstance tout dépendait d'elle. Le Français n'a jamais été ma langue préférée.

Anna était bien la femme de la situation. Elle n'a eu aucun problème pour trouver la sortie dans ce labyrinthe de couloirs et de portes de façon à ce que nous arrivions au bon endroit pour prendre le bus qui nous conduirait en ville.

Environ trente minutes plus tard, après avoir traversé une grande partie de cette ville immense, nous sommes arrivé à la gare Montparnasse. Tout allait très vite, c'était incroyable. Pas plus tard que hier nous étions encore à Santiago, et maintenant à Paris au milieu d'élégants petits immeubles, de rues bordées de restaurants avec des auvents d'un rouge lumineux, des affiches de cigarettes Gitanes collées aux murs, et beaucoup beaucoup de tables pleines de gens qui se parlaient. Une vraie carte postale.

J'ai continué à la suivre m'en remettant complètement à mon guide. Nous nous sommes dirigés vers le métro, un réseau de

tunnels souterrains, malodorants, malpropres, présentant des différences interminables de niveaux et où les gens courraient comme des fous. Il est évident qu'elle connaissait bien l'endroit, nous sommes descendus d'environ 20 mètres par un escalator, avons suivis un grand tunnel jusqu'à un quai où une foule de gens attendait un train.

Ce dernier est arrivé bondé, et, comme au Chili, nous avons dû pousser pour monter.

Une faune curieuse occupait le waggon, des Asiatiques, des gens de couleur, vêtu d'une façon extravagante, parlant des langues inconnues, français, anglais, russe, chinois..... Une vraie tour de Babel qui en plus sentait mauvais.

Nous sommes descendus à une station dont je ne me souviens plus du nom, nous avons marché sur une longueur de deux blocs et du doigt elle m'a indiqué un panneau portant le nom d'une rue : rue Violet.

- J'ai pensé : Nous sommes arrivés.

Au 23 de la rue Violet j'ai sonné au 14^{ème} étage et la porte s'est ouverte.

Au troisième étage Thérèse et Marc, un couple d'Argentins, nous ont reçu avec une

chaleureuse accolade. L'appartement était clair, lumineux, les murs pleins d'affiche et de photos, des petites figurines et des livres jonchaient le sol et les tapis persans, et à l'autre bout de la pièce, près de la fenêtre se trouvait un beau piano à queue blanc.

Ils nous ont demandé si le vol s'est bien passé.

J'ai regardé par la fenêtre et ai été stupéfait de voir de si près, à quelques rues, la célèbre Tour Eiffel.

Je croyais vivre un rêve.

J'en vins à oublier, par moment la véritable raison de mon voyage.

Ana n'en finissait pas de me surprendre. Elle m'avait amené jusque là sans aucun faux pas. Elle avait tout prévu. La pensée de ce qui allait suivre m'excitait.

Thérèse et Marc étaient charmants. Ils nous ont installés chacun dans une pièce.

J'étais fatigué, je me suis allongé sur le lit après avoir sorti mes affaires de la valise et les avoir rangés dans un tiroir pour qu'ils ne se froissent pas. J'ai dormi un peu. Puis j'ai pris une douche et suis allé dans la salle de séjour où l'on écoutait de la musique et des reportages.

Quand je suis allé au bout du couloir, m'étant arrêté un instant pour nouer le lacet d'une de mes chaussures, je les ai entendu parler.

- Nous devons agir avec précaution, disait Anna, nous ne savons pas comment il va réagir.

Mais nous devons aller de l'avant, répondit une voix masculine, il y a des risques, nous le savons. Nous avons bien réussi jusque là, restons calmes et suivons le plan.

Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas écouté plus avant, j'aurai dû le faire.

Mais j'ai pensé qu'ils parlaient du même plan qui nous avaient conduit jusque là. Quand j'ai rejoint le salon ils m'ont reçu avec beaucoup d'empressement, et m'ont invité à participer à la conversation, bien qu'ils aient changé de sujet.

Ainsi nous avons passé une agréable soirée entre musique, fromage et vins, conversant de presque tout, mais en aucune façon de mon cousin Maurice. J'ai supposé qu'il y avait entre eux un accord tacite pour ne pas parler de ce sujet ce soir là. Je n'ai pas demandé non plus, je n'ai pas osé. De peur de dire quelque chose d'inapproprié. N'étant au courant que de peu de choses. A minuit, nous sommes allés dormir.

CHAPITRE 5

Le jour suivant comme je me suis levé, les rues de Paris étaient déjà pleines de gens. Ce fut pour moi un beau spectacle, avec le soleil qui inondait la ville.

Le couple d'Argentins avait quitté l'appartement et Anna préparait un petit-déjeuner copieux, du café, des crêpes, du pain et du chocolat.

Puis nous sommes sortis, et en marchant nous avons parcourus des rues dont je me souviendrai toujours. Jusqu'à ce que nous arrivions aux pieds de la Tour Eiffel au bord de la Seine.

Nous avons pris un ascenseur et depuis le second étage de la tour métallique nous avons pu observer un panorama incroyable.

Voici, à droite, me disait Anna, le Sacré Coeur, là l'Arc de Triomphe et les Champs Elysée. J'étais ébloui et content. Pourtant je ne pouvais pas m'empêcher de me demander quel était le but de ce voyage à Paris.

- Et les examens ? Demandais-je. Tout cela est merveilleux, mais nous sommes ici pour quelque chose de plus important, ne l'oublions pas.

- Germán, je ne l'oublie pas, déclara-t-elle, cela ne prendra que quelques jours, ne vous faites pas de soucis.

Je me suis consolé en pensant que le week-end approchait et que cela compliquerait, au mieux, un peu la chose.

Nous avons passé un moment à regarder les magasins de souvenirs où j'ai acheté une Tour Eiffel miniature. Pour descendre nous avons choisi de prendre les escaliers, et avons fort bien fait, très bien même. Anna m'a pris par la main. Nous sommes allé dans un local, envahi par des touristes, pour goûter quelques crêpes. Puis les deux coups de 14 heures ont sonné et nous décidâmes de rentrer.

Thérèse et Marcos nous attendaient dans l'appartement et avec eux Marcel et Leticia, des amis français, qui ne parlaient pas un brin de castillan.

Nous communiquions par l'intermédiaire de Thérèse qui a fait office d'interprète. Marcel déclara qu'il était professeur de primaire et Leticia travaillait dans une banque.

Marc a servi un verre de vin et a proposé un toast.

- Il dit : A votre santé.

J'ai bu le vin d'un seul trait et ai déclamé qu'il était délicieux.

Nous avons (enfin) déjeuner à trois heures et demi, tardivement.

Thérèse nous a fait des spaghettis à la Bolognaise et ensuite a servi des salades, beaucoup de laitue assaisonnée d'une sauce vinaigrée et pour terminer un assortiment de fromages français. Plus tard elle a servi le café et a continué avec la conversation..

J'avais comme un poids sur l'estomac, mon organisme fonctionnait toujours de la même manière, manger et aller immédiatement après aux toilettes. Rien de nouveau à cela, toujours le même rituel. J'ai donc demandé la permission de me lever et les ai laissé à leur discours.

En passant par ma chambre j'ai vu la porte entre-ouverte. Le lit fait et la pièce en ordre. Sur la table de nuit j'ai remarqué un dossier qui ne m'appartenait pas. Je l'ai pris et l'ai emmené à la salle de bain.

Le dossier contenait des extraits de jour-

naux en Espagnol, tous ayant trait à des actes de pédophilie dans plusieurs pays : Chili, Argentine, Brésil, France, Espagne, Hollande, Belgique et Allemagne. Il contenait aussi des actes d'accusation concernant surtout des ecclésiastiques, mais aussi des hommes politiques, des artistes et des hommes d'affaires. Leur identité était totalement révélée ici avec nom, prénom, photographie, de même que des précisions sur leur crimes. En continuant à lire je me suis trouvé en présence des victimes. Toutes mineures et innocentes, déchirées et condamnées à une vie horrible. Des enfants de 5 à 7 ans. Quelque uns assassinés, maltraités.

J'ai dû rester longtemps à lire car subitement j'ai entendu Anne qui me demandait si tout allait bien. Je répondis que oui, bien que je me sente plutôt mal, j'ai dû me passer la figure plusieurs fois à l'eau pour me remettre. J'ignorais qui avait déposé ce dossier. Sûrement elle, mais pourquoi ?

J'ai remis de l'ordre dans les papiers, aussi bien que j'ai pu et ce faisant je suis tombé sur la photo de Marcel, un des deux français qui nous avaient accompagnés cet après-midi. J'en suis resté figé. L'article l'accusait d'avoir maltraité et violé deux mineurs de 8 et 10 ans à l'époque où il était professeur d'école à Lille, une ville au nord de Paris ; il n'avait pas été en mesure de prouver quoi que ce soit. Mais le procès a suivi son cours. Peu de temps après il a été destitué

avec interdiction d'exercer son métier jusqu'à ce que l'affaire soit éclaircie.

J'ai quitté la salle de bains et me suis rendu compte que Anna soupçonnait quelque chose car elle m'a dit : - Vous devez savoir certaines choses.

Je ne dit rien, et je l'ai suivi jusqu'au salon où les autres conversaient.

Qu'est ce que cela signifie ? Demandai-je alors en montrant l'article concernant Marcel. Dans quelle pétaudière m'avez-vous entraîné ? Anna, qui êtes-vous vraiment ?

A cet instant j'étais content d'avoir, comme toujours, mon passeport et mon billet de retour dans ma poche. C'était pour moi la garantie de pouvoir m'échapper si nécessaire.

Je n'aurais jamais imaginé une telle situation, et je suis devenu tendu au point d'être agressif. Anna a voulu prendre ma main, je l'ai retirée. J'ai décidé de m'éloigner de ce qui me semblait être proche d'un piège à rats. Et quand j'ai essayé d'ouvrir la porte, elle était verrouillée.

Est-ce-que je suis prisonnier ? M'écriai-je ?

- Calme-toi et écoute nous d'abord et, ensuite si tu le désires, tu peux partir où tu veux m'a assuré Anna, je te le promets.

J'étais fatigué et confus, mais je n'avais pas d'autre choix que de me calmer. Auparavant j'avais jeté violemment le dossier par terre et les feuillets étaient dispersés un peu partout.

- Je pense que l'heure de la vérité a sonné, dit Anna, et nous te raconterons tout.

CHAPITRE 6

La vérité est quelque chose de relatif, je le savais. Je savais aussi qu'elle peut exister et se maquiller. Dans ce moment il m'était très difficile de croire en quelque chose ou en quelqu'un.

Anna commença son explication :

- Nous avons tous fait partie de la communauté du prophète, en Hollande. Je suis celle qui l'a présenté à ton cousin et qui l'a convaincu de la rejoindre. Je n'ai, à ce sujet, aucun remord. Cette communauté nous semblait divine et nous nous y trouvions comme des poissons dans l'eau. Nous nous aimions les uns les autres sans appartenir à personne, libres, enthousiastes, généreux. Jusqu'à que Maurice ait découvert ce qu'il a découvert., (le pot aux roses) et avant de partir il me l'a raconté. Je ne l'ai pas cru, mais ai gardé le silence. Plus tard je me suis informé sur certaines choses. D'autres, avant Mauricio, avaient fait les mêmes découvertes, mais le prophète s'était chargé de les neutraliser. Marcel est l'un d'eux. Lui aussi a quitté les

lieux horrifié par l'évidence des faits. Mais il le fit d'une façon moins habile que Mauricio, il est parti sans preuves pour retrouver sa famille et reprendre son ancien travail.

Ils ne l'ont pas lâché pour autant et l'ont rendu partie prenante dans des événements terribles en l'inculpant de délits qu'il n'a jamais commis comme violer des enfants dont il était responsable en tant que professeur.

La preuve de son innocence consiste en ce que sa culpabilité n'est toujours pas démontrée. Ce que tu as lu ne sont que des découpages de journaux. Bien que, assurément, continua-t-elle, cela a suffi pour lui rendre la vie impossible et le réduire au silence et enlever du poids à une possible dénonciation, car quelle valeur aurait le témoignage d'un pédophile dégénéré ? Personne ne le croirait.

Nous connaissons d'autres cas de ce genre. Le prophète est vraiment ingénieux, il sait comment neutraliser ceux qui pourraient devenir ses ennemis. Il a le pouvoir que donne l'argent grâce à quoi il peut influencer le cours des choses.

- Eh bien, me suis-je demandé, pourquoi, pourquoi me raconte-t-elle tout cela ?

- Parce que c'est la vérité.

- La vérité ? rétorquais-je avec scepticisme.

-Oui, nous avons pensé qu'il est très important que vous la connaissiez avant de continuer.

Pendant quelques instants j'ai cru devenir fou, j'ai cru que nous étions tous fou..

Ils ne supposaient probablement pas qu'avec cette révélation ils en avaient fini de me convaincre d'aller le plus loin possible dans cette affaire.

Si nous avons appartenu à la communauté nous l'avons aussi abandonnée. Nous ne sommes pas d'accord, car une chose est la pratique de l'amour libre et une autre chose, très différente est l'abus de mineurs. C'est pourquoi nous voulons sincèrement que ton cousin ait du succès en les dénonçant, et nous avons décidé de l'aider.

Il est d'accord, je le souligne, nous lui avons demandé aussi que des innocents ne payent pas pour des pécheurs et qu'il fasse disparaître les documents incriminants quelques-uns d'entre eux qui pourraient aussi souffrir du scandale. Maurice a promis de le faire si nous continuons à l'aider à se cacher et que nous organisons une rencontre avec toi au sujet de sa maladie.

Anna s'est arrêtée de parler. Un grand silence s'est abattu dans l'appartement.

Il m'a semblé qu'ils s'attendaient à ce que je dise quelque chose, mais je ne savais que dire. Cette histoire, après tout, pouvait peut-être être vraie.

J'ai répondu tout d'un coup qu'il y a un moyen de clarifier la chose, je veux communiquer avec l'île Maurice.

- Malheureusement c'est impossible, a répondu Anna. On ne peut pas rentrer en contact avec lui, il est caché dans les montagnes de l'Atlas, au milieu de nulle part.

- Où ?

- Au Maroc, en Afrique, dans un lieu sûr. Mais nous irons. C'est notre intention, terminat-elle.

J'avais accepté le risque et pour le moment je ne pouvais qu'avoir peur, et la curiosité me consummait. Je gardais toujours mon billet de retour et mon passeport avec moi, ainsi, quoi qu'il arrive, pensais-je, l'avion était toujours là pour le retour.

Puis je l'ai fixé droit dans les yeux, ils étaient verts comme la mer, et j'ai annoncé :

- Je reste.

Il s'en suivi un soulagement général. Anna est venue vers moi, m'a serré dans ses bras en me donnant un baiser sur la joue.

Elle me plaisait de plus en plus, jour après jour.

CHAPITRE 7

Cette nuit, je l'ai entendu venir dans ma chambre. J'ai vu son ombre réfléchie sur le mur nu, elle était chaude et parfumée quand elle est arrivée dans mon lit. Je pense que c'est ce qui nous manquait. Nous n'avons rien dit et elle a commencé à m'embrasser derrière l'oreille. J'ai pris la mesure de son corps jusqu'à toucher ses seins avec mes mains. Nous nous sommes embrassés. J'ai embrassé ses cuisses, son pubis, elle s'arrêta de caresser ma tête. Après un changement de position, c'est elle qui a commencé à embrasser ma poitrine, le nombril, le bas de mon pénis et de le mettre dans sa bouche, me donnant l'impression d'être au paradis. J'ai dû l'arrêter, puis elle a parcouru mon corps et ma poitrine, avec sa langue. Nous nous sommes embrassés à nouveau, j'ai attrapé ses fesses et quand nous avons finalement fait demi-tour et que j'étais sur elle, je l'ai pénétrée, j'entendais sa respiration sifflante et la montée du plaisir. Après le climax le repos, les sens satisfaits, couché face à face. Nous avons recommencé trois ou quatre fois cette nuit-là et aucun d'entre nous n'a dit un seul mot, pour quoi faire ?

Je n'avais jamais connu une femme comme elle, et, à cet instant, je n'étais pas loin de penser qu'elle était parfaite.

Si c'est cela qu'elle a appris dans la communauté elle ne pouvait pas faire moins que d'applaudir et remercier.

Là, sur ce lit à Paris, sont tombés beaucoup de mes tabous. Je me sentais pleinement satisfait, reconnaissant et ...amoureux. Je ne voulais pas que la nuit se termine, je n'avait aucune envie de dormir, mais j'étais détendu et me suis efforcé de combattre le stress.

Le jour suivant nous sommes arrivés au lever du jour bras dessus, bras dessous, couverts par un drap.

La matinée était tiède et ensoleillée, nous en profitons pour visiter la cathédrale Notre-Dame et nous promener dans les jardins et les terrasses qui bordent la Seine. Nous étions comme deux amoureux perdus dans leur lune de miel. Je ne me reconnaissais pas, le Germain jaloux, soupçonneux, qui a toujours essayé de fouiller dans le passé de ses compagnons, a disparu. Le passé d' Ana ne m'intéressait pas le moins du monde, sa seule présence était suffisante. Ce jour-là j'ai vécu des heures extraordinaires.

L'après-midi nous avons descendus la Seine à bord d'un des fameux bateaux-mouches, puis nous avons arpentés les Champs-Élysées pour ensuite revenir au quartier Latin où nous avons dégusté un Kebab Turc qui surpassait n'importe quel lomito Chilien. Puis retour à l'appartement. De Maurice, je le confesse, je ne me suis même pas souvenu.

Nous nous sommes retirés dans nos chambre pour la nuit. J'ai pris une douche et me suis couché tout nu en espérant anxieusement la tenir à nouveau entre mes bras.

Je n'ai pas beaucoup attendu et, comme la nuit précédente, je l'ai écoutée entrer dans ma pièce dans l'obscurité la plus complète. Elle s'est mis dans mon lit et seulement alors je me suis rendu compte que ce n'était pas elle, mais la propriétaire de la maison, Teresa.

Je n'ai pensé à rien. Je n'ai rien dit. Muet de surprise, et quand Teresa comença, à frôler mes jambes avec sa cuisse, j'ai su que les questions restaient sans réponse. Je me suis mis à embrasser ses seins et à caresser son sexe avec la main. Après nous avons fait l'amour comme deux chats sauvages, une chair contre une autre, une bouche contre une bouche, sexe contre sexe.

Nous l'avons fait à plusieurs reprises jusqu'à ce que, comme la nuit précédente avec Anne, l'épuisement nous vainquît.

Je n'ai même pas eu le temps de demander ce qui arrivait, et j'ai compris que ce serait du temps perdu. Mais je savais très bien ce qui arrivait, ce que nous faisons à Paris n'était rien d'autre que ce qu'elles avaient appris au camp. L'union libre était un mode de vie pour elles.

J'avoue que au petit déjeuner je me sentais très mal à l'aise, mais elles se comportaient comme d'habitude, comme si ce qui s'était passé était normal. Marcos a également agi avec sa femme sans aucun problème.

J'ai essayé de ne pas me sentir mal en pensant que ma romance avec Anne était parti en déconfiture.

Au milieu de tout cela je me suis consolé en pensant que je vivais une expérience hors série.

CHAPITRE 8

Finalement, le lundi, nous sommes allé à la clinique pour des examens et pour mettre au point tous les arrangements nécessaires.

Mon anxiété a été la sienne, tout simplement parce que aller dans une clinique me donne la chair de poules.

Anna s'est efforcée de m'encourager, mais l'idée de donner un rein m'a fait frissonner et je ne serai pas facile à tranquilliser.

Le médecin nous a demandé de revenir le lendemain et que je devais jeûner, puis il m'a posé des questions sur mon cursus médical.

Je crois que cela a été le pire, de me souvenir de mes maladies et de la seule opération que j'ai eu à subir,

Une intervention à l'anus qui m'a fait voir des étoiles pendant toute une semaine.

Je suis sorti de la clinique en pensant que

je ne veux pas me prêter à une intervention chirurgicale si délicate. Mais je ne pouvais pas me rétracter, je devais me résigner, assumer à tout prix.

Nous avons pris un taxi et Paris n'était plus du tout la même.

Les pensées se bousculaient dans ma tête au point que je ne pouvais même pas apprécier ce que mes yeux voyaient, j'allais tête basse, déprimé, sans pouvoir me débarrasser de l'idée du risque que j'avais accepté de courir.

Quand nous sommes descendus du taxi, Anne a aperçu quelqu'un ce qui l'a rendu nerveuse, elle m'a demandé de presser les pas. Ce que j'ai fait. Elle m'a pris par la main et m'a conduit jusqu'à l'entrée d'un grand magasin. Là, elle m'a dit qu'elle venait de voir le prophète et que celui-ci, pour des raisons quelconques, devait savoir ce que nous faisons et où nous étions. Pour la première fois je la vis mal à l'aise, hésitante, craintive. En réalité, jusqu'à présent tout avait été presque parfait. La tranquillité avait duré trop longtemps et la suite des événements ne me surprendrait pas.

Je lui ai demandé de me montrer le personnage ne fût-ce que de loin. C'était l'occasion pour moi de connaître celui qui était à l'origine de toute cette histoire.

Tu es fou, répondit-elle, en me tirant à l'intérieur du magasin, tu ferais mieux de ne pas le voir, même de loin, et elle continua à fuir comme si elle avait le diable à ses trousses.

Nous avons couru à travers quelques ruelles étroites et nous nous sommes arrêtés quelques secondes sur une petite place pleine de pigeons pour reprendre notre souffle et continuer immédiatement après. Un peu plus loin la rue Violette et l'appartement, mais nous ne nous sommes pas dirigé dans cette direction mais vers une station de métro où nous nous sommes engouffrés pour prendre le premier train venu en partance sans tenir compte de sa destination.

Ainsi nous étions certain de le perdre, me suis-je dit.

Nous avons décidé de descendre dans un petit hôtel de la rue de la Tour du Pont.

Nous avons appelé l'appartement plusieurs fois, mais pas de réponse. Cela l'a rendu encore plus nerveuse.

Une nouvelle fois je me suis félicité de ne pas m'être séparé de mon passeport et de mon billet d'avion.

J'ai allumé la télévision Espagnole et j'ai vu

le pape annoncer des mesures extraordinaires pour essayer d'arrêter les scandales des prêtres pédophiles qui ont poussés comme des champignons partout dans le monde. Le souverain Pontife avait l'air accablé et embarrassé.

Dans cet hôtel nous avons passé la nuit, fumé beaucoup et eu des relations sexuelles.

Dans la matinée nous sommes allé à la clinique pour passer les examens, comme prévu. Et à l'arrivée nous avons rencontré Marc et Thérèse.

Le prophète est à Paris, a déclaré Thérèse fébrilement.

Nous le savons, lui avons-nous répondu.

Vous ne comprenez pas, hier il était à l'appartement.

Que lui as-tu-dit ?

- Rien, bien entendu, mais il n'est pas stupide. Nous lui avons expliqué que vous êtes de nouveaux amis et que vous passiez une journée avec nous. Il a attendu jusqu'à 9 heures et est parti.

Je lui ai demandé pourquoi il était loin de la communauté ?

Il m'a expliqué qu'il était à la poursuite d'un voleur et qu'il n'aurait de cesse de l'avoir trouvé.

Vous voyez, dit Thérèse, maintenant je ne peux plus retourner au bureau sans m'exposer.

Nous avons séjourné dans un hôtel. Nous allons attendre ici les résultats et ensuite prendre la fuite.

Etant à jeun j'ai eu des crampes d'estomac.

Le médecin avait tout préparé. J'ai passé la journée à faire examen après examen, tandis qu'Anna attendait patiemment dans une pièce voisine.

Le jour suivant nous avons reçu la bonne nouvelle : mon rein était compatible.

Nous avons acheté par internet deux billets pour le Maroc. Cette nuit là je n'ai pas dormi, bien que Anna m'ait fait de tendres avances auxquelles j'ai été incapable de répondre positivement.

J'ai passé des heures sans sommeil, l'oeil collé au plafond, en pensant à l'avenir qui m'attendait.

CHAPITRE 9

Nous ne sommes pas retournés à l'appartement et ne nous sommes pas mis en peine des Argentins. Nous avons pris un bus pour l'aéroport et avons constaté que les vols avaient été suspendus par suite d'une grève du personnel de l'aéroport. J'ai ressenti à nouveau cette angoisse qui me monte au cœur lorsque je pressent que quelque chose de contraire.

La compagnie aérienne a proposé de nous emmener vers un autre aéroport de Paris où le départ pourrait se faire.

Quand nous sommes arrivés l'aéroport était bondé. Des files d'attente gigantesques s'étaient formées, avec comme conséquences un engorgement total de l'espace et une atmosphère pesante par dessus le tout.

Nous avons dû attendre notre tour dans la file de notre compagnie et aussi dans celle de la police internationale.

Alors que nous attendions, dans le désespoir,

apparu subitement devant nous un homme, grand, maigre avec de longs cheveux noirs, une barbe, la peau brune, les yeux bruns, cols blanc sur le cou et bagues au doigts. Anna m'a serré fortement le bras et est devenue pâle.

J'ai su immédiatement que nous avions à faire au prophète lui-même, en personne.

- On part en voyage ?, a-t-il demandé en anglais.

Anna était incapable d'émettre le moindre son.

Puis le prophète a dit :

-Ton nouvel ami, je suppose tout en se tournant vers moi.

J'ai souri en proposant ma main. Son regard était pénétrant, il semblait qu'il possédait un étrange pouvoir. Il parlait lentement, tranquillement, en modulant parfaitement l'espagnol.

- Tu nous beaucoup manqué Anna, où étais-tu ?

Anna un peu remise joignit les paumes de ses mains sur sa poitrine et inclinant légèrement la tête en avant salua :

- Maître -prononca-t-elle cérémonieusement

- Que sais-tu de Maurice, interrogea le prophète ?

- Tu sais qu'il m'a volé un objet d'une grande valeur, et je veux le récupérer.

- Rien, absolument rien. Je condame comme vous le fait que Maurice soit un voleur et je me sens plutôt mal car c'est moi qui l'ai présenté à la communauté.

La file avançait un petit peu, je me suis senti plus en sécurité quand j'ai vu deux policiers qui stationnaient à proximité.

Maintenant c'est moi qui ne savait plus que dire pour venir en aide à Anna qui s'efforçait de paraître calme.

Voici mon ami et nous partons en vacances.

Un Chilien demanda-.a-t-il ?

Oui, mais il vit depuis des années à Madrid, ai-je menti. Je ne sais pas pourquoi.

Très vite il a mis sa main à sa poche, et j'ai cru qu'il allait sortir une arme, mais non, il sorti une enveloppe qu'il remis à Anna en disant :

-Voilà ce qui arrive à ceux qui me trahissent, souviens-t'en, j'ai des yeux partout. Et il est parti en nous laissant sur place, le coeur battant, pour aller faire une queue interminable.

Anna a ouvert l'enveloppe et en a extrait un photo d'un homme dont le visage avait été mis en pièces.

Elle l'a pourtant reconnu et cela a provoqué quelques larmes.

Le prophète, autoproclamé, était en réalité un démon et il savait maintenant où nous allions.

CHAPITRE 10

Lorsque nous avons atterri à Marakech, à 17h25 comme indiqué par le pilote, il pleuvait à torrents et faisait presque nuit. Nous avons dû courrir depuis l'avion au milieu de la piste jusqu'au hall du petit aéroport pour ne pas nous mouiller. Là, encore une fois, nous avons dû faire la queue, mais contrairement à Paris elle avançait vite, très vite. En quelques minutes nous avons quitté le hall pour prendre un taxi et filer vers l'un des nombreux hôtels de luxe de la ville.

Nous avons pris une chambre et nous nous sommes installés espérant que la pluie cesse. Mais elle n'a pas cessé, il a plu toute la nuit. Nous avons dîner à l'hôtel et nous nous sommes reposé préparant ainsi un grand voyage à travers les montagnes.

Dés le début nous avons craint pour notre sécurité et nous sommes devenus méfiants, dans ce pays où les hommes sont comme des pots de colle et vous suivent partout en essayant de vous vendre quelque chose.

Il n'y a pas plus assomants que les Marocains quand il s'agit de vendre, et nous, sur les nerfs, nous nous méfions de tout le monde.

Le lendemain il ne pleuvait plus et nous avons visité la Médina, un quartier fortifié, construit durant le moyen âge, dans le centre de Marrakech, où nous devons contacter le seul homme, selon Anne, qui savait où trouver Maurice.

Mais nous n'avons pas pu le trouver. On supposait qu'il passait tous les jours au restaurant < Les Bons Repas >, un local situé au côté de la fameuse place Jamma el Fna, et dont la propriétaire est une Française. Nous avons demandé, mais rien, cela faisait bien deux semaines qu'il n'avait pas paru. Personne ne l'avait vu.

Sans lui nous étions comme aveugles, désorientés, et dans l'impossibilité de trouver mon cousin. Nous ne pouvions pas attendre. Mais nous n'avons pas perdu notre temps. Anne et moi faisons un beau couple et nous en profitons pour faire mieux connaissance. Nous nous sommes mis à nous raconter notre vie, confidences que nous n'avions jamais révélées à personne. Je lui ai confessé un passé de luxure, avide de conquêtes amoureuses et d'infidélités. J'ai fait beaucoup de mal, lui ai-je dit.

Elle, elle m'a dit que dans le passé elle avait été un homme.

A cela j'ai répliqué que ça se rapportait sûrement à une vie antérieure, elle a corrigé ma pensée en disant que non, qu'il s'agissait bien de sa vie présente, quand, alors qu'elle était jeune, elle a changé de sexe.

J'ai eu du mal à avaler ma salive tout en restant très sérieux.

Je plaisantais, dit-elle, en éclatant de rire, tu l'aurais cru ? Avec un petit corps pareil ?

Nous sommes allés tous les jours au restaurant espérant rencontrer l'homme qui devait être notre guide, mais sans succès. Par contre nous vimes d'autres touristes, comme nous, des gens parfaitement susceptibles de nous surveiller. On commençait par se faire remarquer, avec nos visites et nos fréquentes questions, ce qui n'est pas bon. Donc, nous avons décidé de trouver un autre moyen pour rechercher mon cousin.

Nous avons loué une jeep et partîmes vers les montagnes de l'Atlas pour notre propre compte. Anna avait le nom d'un petit village perdu dans les collines et c'est vers lui que nous nous sommes dirigé.

Nous achetâmes une carte, le village n'y figurait pas.

Nous nous renseignons auprès d'une femme berbère, presque entièrement dissimulée par son costume traditionnel, elle nous informa que le village existait bien et nous indiqua approximativement où il se trouvait.

Nous roulons pendant des heures interminables sur des chemins qui devenaient de plus en plus impraticables, laissant derrière nous des campements de Bédouins et soulevant d'immenses nuages de poussière sur notre passage.

Le Maroc est un pays aride, pauvre, malgré la présence de quelques maisons imposantes construite curieusement au milieu de nulle part.

Pendant des kilomètres nous ne vîmes personne.

Parfois un camion bringuebalant nous croisait, circulant en sens contraire.

Puis nous avons commencé à grimper sur un terrain très escarpé, traversons des villages misérables avec quelques maison faites de torchis et construite sur de la roche. Quelques animaux, des ânes, des chiens, circulait dans la rue sans leur maître.

Quand parfois nous nous arrêtons dans un d'eux nous avons la surprise de voir apparaître très vite des gens qui nous proposaient des colliers et autres bibelots. Cela prouve, en avons-nous conclu, qu'ils ont le commerce dans le sang,

Le temps passait et il commençait à faire sombre. Au milieu des montagnes désertiques et sauvages nous arrivons à Aramdet fa, un lieu où tous les ans les femmes du pays viennent en pèlerinage pour demander à Dieu sa bénédiction et la fertilité. Là nous logeons dans une humble auberge en compagnie d'autres personnes et d'animaux avec qui nous partageons le réduit étroit. Le toit était fait de branches au travers desquelles on pouvait voir les étoiles. Le lendemain on nous a servi un thé à la menthe et on nous indiqua le chemin à suivre.

Le village que nous recherchons se trouvait à plus de 6 heures vers l'est, en suivant un chemin non carrossable pour notre Jeep. Il fallait marcher sous un soleil de plomb, ou alors nous n'arriverions jamais.

Nous avons pris nos sacs et nous nous sommes mis en piste, transpirant et accablé de chaleur.

- Je n'ai pas compter avec cette partie de l'aventure. -Ai-je dit.

- Moi non plus, soupira-t-elle, en s'essuyant le front avec un mouchoir.

Nous n'avions pas beaucoup d'eau et la chaleur était suffocante.

De temps en temps nous nous reposions à l'ombre d'un gros rocher, mais sans l'intention de nous y attarder.

Après 7 heures de marche nous sommes arrivés à un camp Berbère, des gens de la montagne. C'est ce que nous recherchions.

Mais c'est tout ce que nous savions, rien de plus. Se renseigner était la seule chose à faire.

Mais cette solution s'avéra inapplicable, car personne parmi nos hôtes ne parlait Espagnol, Français ou Anglais, mais seulement un dialecte totalement incompréhensible pour nous. Ils nous ont offert du thé à la menthe et ainsi les mots devenaient superflus entre nous.

Vers 19 heures il a commencé à faire un froid terrible. Nous ne savions que faire et sommes resté là, impuissant, à nous regarder l'un l'autre.

Nous étions très loin de la civilisation et la nuit tombait.

Soudain, le destin allait jouer en notre faveur lorsque Juseff, notre guide disparu, surgit de nulle part faisant des signes avec ses mains.

Tout de suite nous nous sommes rendu compte qu'il sortait d'une cuite monumentale et était en train de reprendre ses esprits.

Habibi, nous dit-il en un Espagnol très approximatif, avec une haleine insupportable puant l'alcool, tu dois être Germain Arias le cousin de Maurice et toi Anna, dit-il, se tournant vers elle.

Cette nuit-là nous avons dormi dans une tente avec une odeur d'excrément de chameau dans les narines, mais heureux d'avoir trouvé notre guide.

Le lendemain Jouseff s'est réveillé très tôt et nous a servi l'incontournable thé à la menthe.

Maurice t'attend, indiqua-t-il, il est à quelques heures de marche d'ici. S'adressant à Anna il dit : Tu dois rester ici, ce avec quoi elle ne fut naturellement pas d'accord, mais elle ne réussit pas à le faire changer d'avis.

Elle me rappella notre conversation : Que des justes ne paient pas pour de pêcheurs, c'était l'engagement pris. Ton cousin doit faire ce qu'il a promis. Dis-lui que je suis ici, en train d'attendre.

CHAPITRE 11

Yuseff était armé d'un fusil, vêtu d'une robe blanche très sâle, de sandales et d'un chapeau de paille.

C'était un homme étrange au teint basané par le soleil. En marchant il ne disait mot. Il se retournait, par moment, pour voir si je le suivais toujours. Nous marchions sur un chemin aride, raide et qui montait toujours, il n'y avait pas un arbre, que le silence des pierres. Pas un souffle d'air et je transpirais comme jamais. Dans une des pòches de mon jean j'ai trouvé un billet de retour pour Paris et un autre pour Santiago et en plus des documents médicaux attestant de la fiabilité de mon rein. Mais il est certain que ce dernier serait inutile là où nous étions et où mon cousin Maurice se trouvait. Une transplantation de rein nécessite un équipement sophistiqué qui ne devait pas exister dans ce pays. J'ai pensé que Maurice aurait certainement un plan à ce sujet.

Dans l'après-midi nous avons atteint le sommet d'une colline d'où on pouvait voir une

petite vallée avec des arbres et des animaux. C'était un changement incroyable dans ce paysage, comme une apparition sortie de nulle part et à mesure que nous descendions sur le sentier escarpé, j'ai aperçu une petite maison au milieu d'une verte oasis.

Youseff en la pointant du doigt m'a dit :

Là-bas, dans cette maison ton cousin t'attend.

CHAPITRE 12

Maurice n'avait pas beaucoup changé, physiquement, la même calvitie, la peau claire, les yeux verts, le visage mince, le nez proéminent, de grands cils et un petit menton. Il était juste un peu plus mince et, bien sûr, plus vieux. Il semblait un peu fatigué.

Lorsque je me suis présenté j'ai immédiatement vu que son regard brillait. Il m'embrassa avec effusion, heureux.

- Germain, j'ai toujours su que tu viendrais.

La maison était composée d'une chambre, claire et propre, il y avait un lit, une table, deux chaises et une boîte pleine de livres sur le plancher. Sur un mur accroché l'image de Jésus-Christ et une autre de Britney Spears, à peine vêtue, presque nue. Une grande fenêtre donnait sur les collines et n'avait pas de rideaux.

- Me voici, content d'être là, et plein d'émotion.

- Je te remercie, je te remercie, je ne sais pas comment te remercier.

- En m'offrant une tasse de thé à la menthe et en m'invitant à m'asseoir.

- As-tu faim, me demande-t-il et sans attendre la réponse il a mis un panier contenant des dattes délicieuses sur la table.

- Finalement Anna a accompli sa part de l'accord, a-t-il dit.

- Oui, voici le rapport médical qui indique que nos reins sont compatibles. Je lui ai remis l'enveloppe contenant les examens.

- Ah ouais, ça, répliqua-t-il.

- Je m'étonne de son attitude étrange et demande :

- Mais qu'y-a-t-il réellement avec ta santé ?

- C'est une longue histoire. Bois, nous avons le temps. Voici le whyski Marocain, du thé à la menthe, il écalata de rire en levant son verre.

- Anne t'a certainement séduit, qu'elle femme ! Depuis le début je suis amoureux d'elle.

- Effectivement elle est merveilleuse.

Maurice s'est tu et quitta quelques instants la pièce pour revenir de suite après avec une boîte pleine de papiers, d'enveloppes et de disques compacts.

Voici ce qui nous séparé, dit-il, en posant la boîte sur la table. Mais maintenant je les tiens, il payeront cher ce qu'ils font.

J'ai compris qu'il parlait des pédophiles, c'était bien ça. Il m'a montré des photos incroyables où des célébrités avaient des relations sexuelles avec des mineurs. Des chanteurs, de hauts dignitaires de l'église, des auteurs renommés, des gens importants.

Il m'assura que tout ceci est une véritable bombe, en me montrant la photo du ministre Togolais tout nu se faisant carêsser son corps tout noir par une fille blanche toute nue aussi qui ne devait pas avoir plus de dix ans.

- Et quand la feras-tu exploser ?

Il ne répondit pas.

- Quand tu le feras souviens-toi de ton accord avec Anna. Tu ne peux pas les dénoncer tous en mettant tout le monde dans le même panier.

- Les dénoncer ? M'a demandé mon cousin

avec étonnement -Jamais. Pour l'instant j'ai ceci dans mes mains et il me remis des copies de chèques au nom de la communauté des enfants béni de Dieu, ils sont en mon pouvoir, et il ne feront que m'enrichir encore plus. J'ai déjà des millions de dollars sur un compte en Suisse. Faudrait-il être sot pour tuer la poule aux oeufs d'or ? Ne crois-tu pas ? Conclu-t-il.

- J'en suis resté abasourdi, incrédule ; ce n'était pas ce que Anna m'avait dit. Maurice n'avait pas du tout l'intention de les dénoncer et plus surprenent encore il n'avait pas besoin de mon rein.

- Ne parlons plus de cela, dit-il rapidement.

- Tant de chose se sont passées depuis notre dernière rencontre. Qu'as tu fait de ta vie ?

- J'ai appris que tes oncles sont morts, je le regrette.

-En rélité je pourrai en dire autant. En quinze années beaucoup de choses se sont passées, divorce, acquisition d'une maison, opération, tombé amoureux de l'une ou de l'autre, promotion dans mon travail

Bien qu'il ait chercher à détourner la conversation au sujet de sa maladie je voulais être fixé sur la raison exacte pour laquelle il

m'a fait venir ici dans ce coin perdu de la terre après avoir subi tout ce qui s'est passé juste avant.

- C'est à cause de ta maladie que je suis ici, non ? J'ai bu une gorgée de thé en attendant sa réponse.

- Il n'y a pas de maladie de reins, Germain, ils sont en bonne santé. Je souffre de quelque chose de bien plus grave encore, et suis malheureusement en phase terminale. Je me meurs. Mais c'est sans importance, j'ai continué, parce que dès le moment où j'ai découvert ce réseau de dégénérés et que je me suis échappé avec la certitude que je pouvais les faire tomber, j'étais un homme mort. Pourquoi crois-tu que je vis ici, caché, loin de tout ?

- La vraie raison pour laquelle je suis ici est différente.

- Serais-tu venu si je t'avais révélé toute l'affaire ?

- Je ne crois pas.

Je l'ai écouté attentivement, déchiré que j'étais entre la curiosité pour connaître le vrai motif et mon indignation d'avoir été floué.

Maurice allongea le bras et me tendit une petite enveloppe me demandant de l'ouvrir.

A l'intérieur il y avait une clé et un numéro à sept chiffres.

Je t'ai choisit pour bénéficier de ce dont je ne peux pas profiter moi-même.

Cette clé et le code sont ceux d'un coffre d'une banque Suisse, à Zurich. Ce qu'il contient est à toi, en récompense de ta générosité pour avoir accepté de venir jusqu'ici et être prêt à donner une partie de ton corps pour me venir en aide. Je la considère comme un acte fraternel et extraordinaire. Prends-le comme le résultat de solidarité.

Voici les documents que Anna demande, dit-il ensuite, en me passant plusieurs enveloppes. Ils ne sont pas coupables, mais plutôt les malheureuses victimes du prophète et de ses disciples.

Et voici un petit plus – me lanca-t-il à la figure – en me remettant une autre enveloppe qu'il me demanda d'ouvrir de suite. La première feuille que j'ai sorti de l'enveloppe était la photographie d'un homme avec de grandes moustaches et des lunettes en cul de bouteilles, en qui j'ai immédiatement reconnu celui qui avait rendu visite à Anna dans sa maison de Santiago.

J'ai grand-ouvert la bouche et les yeux de surprise.

- C'est comme ça, commenta Mauricio, la vie est pleine de surprise.

- Nous en étions là, quand subitement un coup de feu se fit entendre, et à travers la fenêtre atteignît mon cousin en pleine poitrine. Je ne sais pas comment, mais ils m'avaient suivi, ces maudits truands étaient là pour récupérer l'un de leurs et, très vite, allaient arriver dans la maison.

- Maurice agonisait sur le sol.

- Fiche le camp, me dit-il, dans un souffle avec difficulté, prend les enveloppes et les documents que je t'ai donné et laisse tout le reste. Ils ne te suivront pas parce qu'il ont trouvé ce qu'il cherchait. Fuis.

- Maurice, m'exclamaient-je, mais Maurice avait fermé les yeux et perdu la vie.

EPILOGUE

Je suis sorti de la maison et ai vu Yousseff qui me faisait des signes depuis un rocher. J'ai couru vers lui et l'ai suivi entre les pierres.

Maurice avait raison, ses assassins ne nous ont pas poursuivis et après quelques heures nous étions de retour par un autre chemin au campement des Berbères, où Anne nous attendait.

Je ne l'ai pas trouvé, elle avait disparue. Je n'ai pas pris le temps de la chercher et grâce à Yousseff, qui m'a obligé de la faire, j'ai abandonné la montagne sain et sauf.

Il m'a également logé pour la nuit chez des amis à lui, à Marrakech, et m'a conduit à l'aéroport le lendemain de bonne heure.

Arrivé à Paris je me suis caché dans hôtel miteux de la place de la Bastille, dans l'attente de prendre un billet de train pour Zurich.

J'ai fait le voyage l'esprit rempli de crain-

te. Je craignais qu'à tout moment ils me trouveraient.

Mais je suis arrivé à la banque sans encombre. J'ai demandé l'accès au coffre et l'ai ouvert.

À l'intérieur j'ai trouvé une énorme quantité de liasses de billets de cent dollars, des bons du trésor, et une courte lettre d'une écriture énergique écrite par mon cousin.

- *Cher Germain,*

Si tu lis cette lettre c'est que les choses se sont pa-ssées comme je l'ai prévu ; nous nous sommes vus et je t'ai mis au courant de cette maladie qui me consume et de ma fin prochaine et je t'ai donné la clef du trésor. L'argent est maintenant à toi, tu peux le dépenser comme bon te semble. J'ai toujours négligé ma famille. Avec ceci je peux payer de retour pour ce que j'ai reçu généreusement dans mon enfance et de ma jeunesse.

Profite-en, mon cousin.

J'ai mis la lettre dans ma poche avec une liasse d'argent, fermé la boîte, et je suis allé voir directeur de banque pour mettre le coffre à mon nom et ouvrir un compte international qui peut être géré à volonté partout dans le monde.

Puis je suis retourné au Chili pour m'installer dans le Sud, j'ai acheté un terrain, près de Puerto Varas.

Maintenant, j'ai une vie riche, mais plutôt solitaire. Je suis toujours accompagné de deux gardes du corps.

L'angoisse ne me fait plus souffrir, et je ne m'imagine plus des choses terribles.

J'ai détruit les documents donnés par mon cousin, incluant ceux concernant le père d'Anna.

Je n'ai plus jamais entendu parler d'elle, mais toujours je me souviendrai des moments que nous avons passés ensemble. Et je pense que nous nous reverrons, un jour, dans le cours du temps et d'une manière inattendue.

Son visage reste dans ma mémoire de même que celui de mon cousin.

